

La mort des siens, la mort des autres, utiliser les sources numérisées de Plateforme 14/18 pour construire des démarches pédagogiques (organiser la mise au travail des élèves)

<https://www.plateforme1418.com>

Des prérequis scientifiques (mise au point scientifique) par Pierrick Hervé, professeur de chaire supérieure en CPGE BL, lycée Guist'Hau, Nantes, docteur en histoire contemporaine.

Appareil critique des sources.

Une famille bourgeoise (les revenus la classent au sommet de la moyenne bourgeoisie, au niveau des professions libérales urbaines) dont l'ancrage social est fondé sur la maîtrise des savoirs, sanctionnée par des diplômes pour les hommes (Ponts et Chaussées, Polytechnique, Ecole d'agronomie...) et un niveau de culture très élevé pour les femmes (Julie est sœur de médecin, Meriem devient professeur de piano...). La sœur cadette, Cherifa, voit son statut transformé par la guerre (future bachelière, Infirmière au réel sur le terrain des hôpitaux militaires bordelais où elle côtoie les blessures et la mort). La maîtrise d'une langue soutenue, la pratique régulière de l'écriture, donnent au corpus une profondeur réelle mais en même temps soulignent l'origine sociale élevée. Les cercles de sociabilité de cette famille recouvrent les mêmes catégories sociales avec une orientation vers le service de l'Etat par les métiers exercés et par les connaissances politiques (Famille Jeanneney par ex) qui la place proche des radicaux notamment du cabinet Clemenceau, dont elle soutient le gouvernement à partir de novembre 1917. Ces liens se construisent de génération en génération et s'élargissent par les grandes écoles fréquentées par les enfants et pour Meriem par la clientèle bourgeoise d'une jeune professeure de piano parisienne. Mais ils recouvrent aussi ceux des allégeances sociales en République, dont la domesticité. La famille a donc des relations fréquentes et soutenues avec d'autres cercles, avec le milieu paysan par les terres et fermes qu'elles possèdent et qu'elle fait exploiter contre fermage, par les relations de voisinage en espace rural dans lequel les grands-parents finissent leur existence en Brie, comme en Bourgogne.

La lettre, source incontournable de la Grande Guerre.

Empruntons à l'historienne Clémentine Vidal-Naquet l'analyse qu'elle propose de la lettre privée comme objet d'histoire dans le cadre du Premier Conflit mondial. Si son propos se concentre sur les échanges épistolaires au sein de couples, il peut être

rapporté à notre sujet pour étudier le rapport que les vivants entretiennent avec la mort, avec les morts. L'historienne nous parle d'une « inflation inédite » pour qualifier le volume de lettres et cartes échangé pendant le conflit (voir sur la Plateforme l'article consacré aux envois postaux pendant la guerre). L'ensemble de la population, quel que soit le genre, l'âge, le milieu social ou même la position dans le conflit, prend la plume comme le souligne le corpus de la plateforme. Il le fait comme avant la guerre pour maintenir le lien que la séparation du fait de la guerre et la rapide mort de masse rendent encore plus nécessaire y compris entre les civils. Les statistiques postales évaluent à un peu moins de 6 millions les lettres quotidiennes entre le front et l'arrière (4 millions de l'arrière vers le front et 1,8 millions du front vers l'arrière ou le front). Ainsi ce sont près de 10 milliards de lettres et cartes postales qui ont été écrites et expédiées pendant le conflit. Arnaud-Dominique Houte fixe la moyenne d'envois par jour et par Français à la veille de la guerre à 40. L'adjectif « inédite » est sans doute trop fort mais il y a bien inflation de production d'une source privée incroyablement bien conservée qui possède ses propres caractéristiques. Clémentine Vidal-Naquet nous invite à penser l'objet lui-même, comme une production normée, limitée par sa taille (tout le papier est utilisé, notamment pour les cartes). De même, nous dit-elle, le temps de l'écriture est très contraint tant au front qu'à l'arrière. L'ensemble des activités d'une population intensément mobilisée limite le temps d'écriture de chacun. Cependant, malgré le coût des envois, ils prennent tous le temps d'écrire ou de constituer des colis, confirmant l'absolue nécessité d'écrire.

Si la lettre, objet d'une politique de contrôle et de censure par l'Armée, pour l'Etat (voir les travaux de Bruno Cabanes), est vectrice d'informations importantes ou non, elle est aussi « une écriture de soi » (Clémentine Vidal-Naquet), dans une expression parfois autocensurée des sensibilités. La guerre est omniprésente dans les courriers (très rares sont les missives qui n'y font aucune référence) comme cadre des relations, comme cause de l'absence, comme sujet d'inquiétude. Elle devient un support idéal pour appréhender les liens entre les vivants et les morts tant la mort est présente dans les courriers. La situation tragique, angoissante pousse à l'expression des sentiments, à « l'urgence du partage » (Clémentine Vidal-Naquet) des sentiments, des craintes et la moindre absence ou le moindre retard de lettres est sujet à créer les sentiments et impressions les plus pessimistes. Inversement le cadre de l'expression construit un ensemble de formules éculées sur les garanties que les soldats apportent aux destinataires de leurs lettres qu'ils sont en sécurité, qu'ils ne prennent pas de risque inutile, qu'ils mangent à leur faim, même si la mort des camarades peut être mentionnée. Il s'agit de rassurer. D'autre part la possibilité pour chaque lettre d'être la dernière pousse les auteurs à rester en bons termes, non seulement rassurant, mais aussi bienveillant et aimant.

Alors pour le sujet que montrent ces lettres ?

L'omniprésence de la mort dans les courriers.

En parcourant les courriers des 52 mois nous trouvons de très nombreuses références et commentaires sur la mort des soldats. A l'un des fils de la famille s'ajoutent des amis de promotion de l'enseignement supérieur, des enfants d'amis des parents, des soldats des cercles de sociabilités, des soldats connus dans les mondes du travail ou des structures caritatives, les soldats proches des enfants au combat, les soldats des villes et campagnes dans lesquels la famille est implantée (Bordeaux, Paris, La Ferté sous Jouarre, Autun...) mais aussi tout simplement les soldats de France dont les noms figurent sur les longues listes publiées dans les journaux. Les courriers disent l'importance de la mort de masse qui touche le pays et permettent de construire le regard que les vivants portent sur ces décès entre vives douleurs et acceptation patriotique, mais aussi le sentiment que l'ensemble de la Nation est touché par un destin commun. Ils montrent le désarroi, la peine profonde dans lesquels se trouvent les civils de l'arrière, dans lesquels se trouvent les vivants qui organisent le rapport à la mort. Ils montrent comment la société vit avec la mort notamment dans une approche différenciée selon les générations, ici trois générations se parlent à travers les courriers.

La mort du fils, la mort du frère : Younès, mort justifiée, mort acceptée du soldat citoyen, meilleure prise en compte du mort.

Lors de la guerre de mouvement, l'annonce de la mort, la distance des parents au corps, le traitement difficile et aléatoire des morts, morts enterrés à la hâte, dans des fosses communes normées, et recouvert de chaux met en place un rapport particulier entre les vivants et les morts fondé sur une forme de brutalité. Puis la guerre de position change la donne, la mort de masse, dans les difficultés à traiter les corps, favorise une expression du deuil (voir Annette Becker, Stéphane Audoin-Rouzeau, mais aussi Danièle Voldman et Luc Capdevila). Les Résal sont ouverts aux sciences qui expliquent mais aussi éliminent la mort, la repoussent. Alors quand la guerre lui donne une dimension industrielle, les choses changent.

La première mention de la mort des autres date du 26 août dans les courriers de Younès qui s'émeut de la mort d'un camarade d'école, premier mort qu'il connaît. Début septembre sans vouloir inquiéter ses parents, il les place devant le fait accompli, la guerre tue. Le 9 septembre Younès annonce avoir été blessé ce qui bouleverse ses parents, mais le silence ensuite (l'absence de lettres) pousse son père à s'informer auprès de son dépôt à Orange le 22 septembre, Younès a été tué 12 jours plus tôt. Le 4 octobre les parents reçoivent la confirmation (annonce) du décès par un court courrier du commandant de poste, le 8 septembre (erreur sur la date) au combat. La fratrie, la sœur aînée Meriem, l'apprend le 6 octobre, larmes et chagrin, courage des parents qui font face au drame, mais lui donne rapidement sens, justifient la mort par la portée collective du sacrifice, le devoir du citoyen-soldat. La mère fait preuve d'une grande résilience dans l'acceptation, preuve de la conscience que la guerre tue et d'une certaine façon l'attitude de la famille donne force à l'ancrage républicain. A la même date, Eugène vante le courage de sa femme, mère éplorée, et s'interroge sur les conditions de la mort de son fils qu'il ignore encore. Il entend conduire une

recherche, à côté de la guerre qui se poursuit pour comprendre ne rien ignorer de la mort de son fils. Salem, l'artilleur alors au front, à Craonne dans l'Aisne, apprend la mort de son frère, le 11 octobre par son capitaine. Il interroge l'enthousiasme que son frère manifestait au début du conflit, annonce une peine longue (d'un deuil dont on ne sort jamais) et s'engage à venger son frère. Les membres de la famille se soutiennent, construisent un nouveau calendrier familial autour d'une nouvelle date. Younès y est honoré deux fois, au moins par l'expression de la pensée, comme un refus de l'oubli, le jour de son anniversaire et celui de l'anniversaire de sa mort. Les courriers montrent que loin de prendre une distance avec le conflit et ses causes, la famille s'arme de courage et de résilience lors de la mort du petit-fils, du fils et du frère. Le 3 novembre Julie reçoit du dessinateur Hansi, ami de la famille, un dessin représentant la tombe du mort. Ce dessin trouve une place dans l'intimité de la mère sur la table de nuit. Elle exprime le manque. Entre deuil, peine, nationalisme comme objectif de guerre, la mort trouve dans ce dessin une justification dans les provinces perdues chères au dessinateur. Cet ensemble de document montre qu'il existe à la fois un deuil collectif d'échelle variable (de la société à la famille) et la part d'intimité que chacun cache ou exprime, par le verbe et par le geste. Julie, la mère, en est un exemple assez remarquable.

Voir se dessiner les cercles de deuil.

Jay Winter explique l'existence révélée par la mort du soldat d'un ensemble de regroupements concentriques d'échelle variable dessinés par les liens, les rapports des vivants au mort, aux morts. De la proche famille à la famille éloignée, des amis intimes aux connaissances solides mais plus lâches, des sociabilités diverses, scolaires, associatives, spirituelles... se construisent donc ces cercles de deuil. L'un des premiers cercles de deuils est composé des soldats proches du mort, à l'écart du deuil collectif. Le 16 janvier 1915 Eugène reçoit d'un soldat du groupe de Younès, Roux, la description de la mort de son fils, témoignage reconstruit, valorisant, montrant le courage du disparu, sa capacité à diriger efficacement ses hommes pour les protéger, et la mort brutale mais sans souffrance. Tous les topoï du récit du deuil de guerre sont présents, sans doute reflet d'une vérité factuelle mais expression d'un discours très répandu qui protège la mémoire du disparu. Les deux premiers cercles de deuil (le cadre militaire, le cadre familial) sont ensuite complétés par les cercles de la famille élargie, des amis quelle qu'en soit le fondement, des associations. Par la multiplication des cercles, c'est l'ensemble de la société qui se retrouve en deuil à partir de la Grande Guerre, ce que montre pour cette famille les décès d'autres soldats que les siens.

Au-delà du fils, la diversité des statuts des soldats décédés.

Quels liens les vivants entretiennent-ils avec les soldats décédés par centaines de milliers ? Ou plus exactement quelles sont les relations créatrices de liens à des échelles diverses. Des courriers ressortent des noms et prénoms familiers des Résal, collectivement ou individuellement et qui scandent le tribut des enfants de la Nation à la guerre. Par exemple, Eugène Résal a un filleul de guerre dont le frère décède au

combat. Ces hommes qui ne devaient jamais se rencontrer sont liés par la guerre et par les malheurs qu'elle produit.

Cherifa devenue infirmière dans un hôpital militaire de Bordeaux, est confrontée à l'arrivée de convois de blessés dont certains décèdent malgré les soins. Les courriers soulignent qu'elle n'y est pas particulièrement préparée et qu'il s'agit bien d'une forme de traumatisme vécu en silence, dans l'économie des mots (courriers de Cherifa), expérience de femme tout aussi indicible que celle des soldats.

La mort des autres, entre peines ordinaires et mort souhaitée.

La mort touche aussi les civils dans une approche classique des décès ordinaires. La vieillesse touche les parents de Julie, qui décèdent à la fin du conflit. Il est difficile de relier leur décès à la surmortalité des anciens décrite par Jay Winter et Jean-Louis Robert dans *Capital cities at war*, quand les auteurs démontrent que la surmortalité des anciens est davantage due à la mortalité insupportable des jeunes hommes, qu'aux privations dues à la guerre. D'autres décès de proches ou de connaissances montrent les cercles de sociabilité de la famille, liés aux études, au travail, au carnet d'adresse des cadres de l'Etat. La mort est aussi présente dans les cadres de vie, les voisins des résidences familiales à la Ferté ou en Bourgogne, à côté d'Autun (mort de la femme de Jules Piteux, l'homme à tout faire). Si l'on se résout à la fatalité des destins personnels (âge, maladie), si l'affliction est réelle, les liens avec les morts sont plus distendus qu'avec les soldats décédés. Les temps de guerre additionnent les morts ordinaires des grands âges ou des accidents de la vie aux morts de la guerre. Les parents de Julie décèdent à la fin du conflit, en juin 1918, mort vivement ressentie mais considérée comme allant dans la normalité des choses.

Les civils sont aussi touchés par la mort provoquée par la guerre. Meriem décrit les effets des bombardements de Paris à la fin du conflit par des armes nouvelles, faussement appelées Grosse Bertha, destructrices alors même que l'ennemi n'est pas présent, préfiguration des massacres de civils des guerres suivantes.

Le corpus se termine par un ensemble de courriers décrivant comment la grippe espagnole s'empare des corps. Et si l'in vraisemblable arsenal des remèdes opposés au mal meurtrier interpelle ou peut faire sourire, la mort que provoque la pandémie se surajoute à la mort de masse provoquée par la guerre. Elle inquiète particulièrement Meriem qui y est directement confrontée à Paris où elle liste les noms des familles amies touchées.

La mort souhaitée de l'Allemand, expression de la culture de guerre.

La fille aînée Meriem dans un ensemble de courriers à ses différents frères au front (Salem, Paul et Louis) fait allusion aux ennemis qu'ils combattent. La mort de l'ennemi, nationalement identifié et qualifié, mais anonyme en fait, est souhaitée car justifiée par des composantes de la culture de guerre posée antérieurement au conflit, un discours classique fondé sur la diabolisation de l'ennemi, décrit comme un barbare, parfois son animalisation, ou du moins sa déshumanisation, dénonçant ses travers, sa violence

gratuite. Cette construction mentale n'est pas originale. Suite aux comportements des Allemands lors de l'invasion de 1914, occupant et dégradant la maison familiale de la Ferté sous Jouarre, lors des premières semaines de guerre avant le sursaut de la bataille de la Marne, elle prend même un accent encore plus personnel, avec la mort de Younès tué au combat en septembre 1914, et se trouve confirmé lors des bombardements de Paris, à la fin du conflit dont Meriem est directement témoin des effets meurtriers. La vie ou même la survie de ses frères, la protection des siens, de la France à travers sa capitale bombardée, conduisent Meriem à multiplier dans les courriers les formules convenues sur la nécessité d'empêcher les Allemands de nuire, cela passant nécessairement par la mort de l'ennemi, souhaitée de façon affirmée.

Bibliographie indicative :

Clémentine Vidal-Naquet, (rôle et place de la Lettre dans la Grande Guerre) « Écrire ses émotions. Le lien conjugal dans la Grande Guerre », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 47 | 2018.

Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, *14-18, retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2000.

Jay Winter, Blaine Badget, *La Première guerre mondiale : l'éclatement d'un monde* (traduction de *The Experience of World war*), Montréal, Sélection du Reader's digest, 1990, 256 p.

Jay Winter, *Entre deuil et mémoire : la Grande guerre dans l'histoire culturelle de l'Europe*, Armand-Colin, 2008, 309 p.

Jay Winter, Jean-Louis Robert, *Capital cities at war*, Paris, London, Berlin, 1914-1919, Cambridge University press, édition 2007.

Danièle Voldman, Luc Capdevila, *Nos morts, Les sociétés occidentales face aux tués de la guerre, XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Payot, 2002.